

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 39

Artikel: On einsurta
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191228>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comme encadrement, de somptueux hôtels.

La vaste cité apparaît déjà dans son étourdissante et fiévreuse activité, dans toute sa vie et ses splendeurs.

La commencent les grandes voies de communications, les rues sans fin, les carrefours assourdissants, au milieu desquels le novice demeure ahuri, confondu d'étonnement. Situation nous rappelant ce mot déjà vieux, mais toujours amusant, de ce bon Vaugeois qui venait de faire un petit séjour à Paris, et auquel ses amis adressaient diverses questions sur ce qu'il avait vu :

— Je ne sais pas, répondait-il, il y a si tellement de maisons qu'elles m'ont empêché de voir la ville.

(A suivre.)

L. M.

Le Tambour d'Arcole.

Un journal toujours fort intéressant, le *Petit Parisien*, publie les lignes suivantes :

« Le poète provençal Mistral, l'auteur de *Mireille*, a fait dernièrement un voyage à Paris, dans le but de donner ses soins à la refonte d'une édition de ses *Ites d'Or*, un recueil de ses poèmes, dont il offre, cette fois, une traduction française.

» Il y a là une pièce épique, tout à fait belle : c'est le *Tambour d'Arcole*.

» Ce n'est pas, cette fois, une simple légende ; c'est une aventure historique que Mistral avait dramatisée, celle d'un enfant de Vaucluse, André Etienne, dont le nom est resté populaire dans son département.

» Ce qui appartient à Mistral, c'est la façon admirable dont il a rappelé cette aventure.

» C'est le jour où les troupes françaises disputent aux Autrichiens le pont d'Arcole.

» Dans l'armée d'Italie, se trouve un petit tambour, un gamin de quinze ans.

» Les vieux grenadiers essayent de franchir le pont, mais il est défenêtré par des canons qui vomissent la mitraille. Les premiers rangs sont abattus, les seconds tombent également. Quelle que soit la bravoure des Français, il y a un moment d'hésitation ; il semble que le passage ne soit point possible.

» Or, voici, — alors que les plus vieux soldats reculent, — que le petit tambour, lui, bat la charge, se met à la tête des combattants, tape sur sa peau d'âne une marche endiablée, sans se soucier des balles.

» Son exemple électrise les grenadiers, qui se reprochent une minute de trouble...

» Et au chant de la *Marseillaise*, au chant de la liberté, le pont est enlevé par les soldats de la République.

» Grand fut le succès du petit tambour ! Devant toute l'armée, en plein soleil, le général lui donna deux baquettes d'honneur d'or et d'ivoire. Partout, dans les journaux, dans les écoles, on le cita comme modèle et comme leçon ; son nom franchit « les mers et les montagnes ». Du petit tambour on fit des images et des chansons.

» Puis... puis, il coula beaucoup d'eau sous les ponts du Rhône, et soudain l'Empire s'écroula tout d'une pièce : du petit tambour devenu vieux, on ne parlait plus du tout.

» Il vint un jour à Paris et, vieillard à cheveux gris, couvert de cicatrices, il se mit à songer et à repasser en lui-même son jeune temps, sa gloire : il revit Quatre-Vingt-Neuf, ce débordement de sève, la République en branle ; il vit Mirabeau à la voix tonnante ; il entendit les clamours de la Révolution ; puis, la levée en masse, et les Anglais, les Allemands, les Russes pèle-mèle, secoués, repoussés tous à la fois.

» Il se revit lui-même grisé, électrisé par le frémissement de son tambour, faisant chanter les âmes dans l'enthousiasme et tressaillir les coeurs de courage et d'intrépidité.

» Puis, il songea à ses compagnons de guerre, conduits par lui à la victoire, à Masséna, à Lannes devenu duc, à Jean Bernadotte devenu roi de Suède, à Murat devenu roi de Naples, à Bonaparte devenu empereur... tandis que lui, pauvre tambour, après la fête, il était resté tambour comme devant.

» Oh ! cria-t-il soudain, dans un mouvement de découragement amer, la gloire ! songe, folle ivresse, vanité !... Qu'il valait mieux laisser la guerre, et, sur les bords de la Durance, à Cadenet, mon village natal, tranquillement bêcher la terre, et avoir femme et enfants, comme ont fait tant d'autres, et rester au nid dans la douce paix !...

» Et une larme mouilla sa joue de vieux soldat, se sentant isolé, sans armes, sans affections, maintenant.

» Chemin faisant, il était arrivé devant le Panthéon.

» Là-haut, sur le fronton, des bas-reliefs symbolisaient les prouesses guerrières.

» Il hochait la tête, quand, tout à coup, il se reconnut, — oui, lui, l'humble petit tambour ! il était sculpté dans la pierre, comme ceux dont la postérité doit garder la mémoire.

» Alors il eut un éblouissement.

» Non, la gloire n'était pas un vain mot !

» Quelle émotion s'empara de lui ! Il entendit chanter, à son oreille, tous ses enthousiasmes d'antan. Il redevint « ivre de sa folie première », en se voyant si haut, dominant Paris, dans la gloire, l'azur et le soleil... Il ressentit une poignante impression de fierté...

» Et, comme s'il lui eût semblé inutile de vivre, après un pareil moment de joie et d'orgueil, il tomba de tout son long sur le sol.

» Le tambour d'Arcole avait vécu !

Ce poème est superbe : il suffirait à illustrer Mistral, s'il n'avait dans son œuvre *Mireille*, *Nerte* et *Calendal*.

On einsurta.

Lè z'amœirão sont dâi dzeins dé pé, kâ quand l'est qu'on frequantè, dein cé bio teimps iô on ne sè väi min dè défauts, on est dâo coumeint dâi z'agnés et seimblè qu'on ne dussè pas êtrè la causa dè grabudzo. Portant, suivant coumeint cein va, cein pâo amenâ dâo bize-bille eintrè lè pareints, se ne sont pas d'accoo po cein qu'ein est dè la frequantachon dè lâo z'einfants.

On valottet, que reluquâvè onna grachâosa qu'êtai on prâo bon parti, tsertsivè à couennâ perquie ; et la feilleta ne démandâvè pas mi, kâ le n'avâi pas l'ai dè renasquâ quand le reincontrâvè lo chaland ; mâ ellia bouéba, que n'avâi pequa son père, n'êtai pas d'accoo avoué se n'oncllio, lo syndiquo, qu'êtai son tuteu, que ne volliâvè pas oûrè parlâ dè clliâo bétisès, et que fe dâi pi et dâi mans contrè cllia folérâ dè sa gnice.

As-tou fulta dè t'amoratsi dé cé gaillâ, se lâi fasâi, petita merdâosa que t'ës ; t'appartins bin dè dza volliâi peinsâ à tè mariâ, on einfant que n'est pas pi panâ derrâi lè z'orolhiès ; et se ton luron a lo malheu d'abordâ péce, te pâo comptâ que cheintrâ mon chaton.

Ma fai la pourra bouéba, tot époâiriâ, n'ousâ pas allâ pe liein, et se n'amœirâ dût bon grâ, mau grâ, sè derè : n, i, ni, et sè passâ dè vairè sa mia.

Mâ la mère dâo valottet qu'avâi sorta platiéna et bouna leinga, êtai furieusa contrè lo syndiquo et ne sè fe pas fulta dè lo délavâ per devant lo inondo. Ne démâoravont pas dein lo inémo veladzo, et on dzo que lo syndiquo avâi on bocon allumâ et que passâvè avoué son tsai devant la mâison ique iô restâvè cllia fenna, la ve que l'êtai achetâie su on banc, que le doutâvè lo fi à dâi favioûlès, et ne put pas sè rateni dè bordenâ ein pastseint :

— Eh ! vilhie citadelle !

Ma fai la fenna, quand l'out cein a étâ tant motsetta que son moulin à parolès a étâ arrêté franc, et l'est z'ua démandâ à sa vesena cein que cein allâvè à derè : vilhie citadelle.

— Ne sé pas bin ào sù cein que cein vâo à derè, se lâi repond sa vesena ; mâ démandéri à me n'hommo.

Adon ellia vesena tracé vai se n'hommo, et lâi fâ :

— Etiuta-vâi ! dinsè et dinsè lo syndiquo dè Retroussepâi, ein passeint devant tsi la Margoton l'a traitâi dè vilhie citadelle ; qu'est te que cein vâo bin derè ?

— Que mè dis-tou que ! se repond se n'hommo, qu'étai on grand farçeu, n'ia pas moïan que lâi aussè cein de ?

— Oh què oï.

— Eh te possiblio ! Eh bin l'est tot cein qu'on pâo derè dè pe mau placi à ne 'na fenna !

L'est bon. La fenna va cein rapportâ à la Margoton que s'est messa dein onna colérè dè ti lè diablio et qu'arâi prâo frézâ lo syndiquo se le l'avâi tenu.

— Ah t'ein vé bailli dè ta vilhie citadelle ! se le desâi, et l'est z'ua po portâ plieinte tsi lo dzudzo dè pé ; mâ lo dzudzo a tant recâfâ dè l'affére, que la Margoton a fini pè vairè qu'on sè moquâvè dè lli et le s'est reinsauvâi à l'hotô tota penâosa.

L'ivrogne et le pourceau.

FABLE

Contre une borne, au coin d'un mur,
Un citoyen se roulaît dans la crotte ;
Il était, comme on dit dans la plèbe, en ribote ;
Il s'était aplati là comme un fruit trop mûr,
La bouche ouverte, l'œil stupide,
Et sans souci du lendemain,
Cuâvait mollement son liquide.
Près de lui dans le même coin,
S'étalait un beau tas d'ordures :
En cherchant quelques épluchures,
Un pourceau qui passait vint y fourrer son groin :

— Veux-tu t'en aller, sale bête !
Dit l'ivrogne en l'apostrophant.
L'animal, quoique bon enfant,
Avait son amour-propre ; il releva la tête,
Et s'éloignant de quelques pas,
S'assit sur son train de derrière :
— Eh bien ! non, lui dit-il, je ne te ferai pas
L'honneur de me mettre en colère ;
Mais ces mots-là, de bonne foi,
Font dans ta bouche une étrange figure.
Où trouver une créature
Plus « sale » et plus « bête » que toi ?
Te voilà vautré dans l'ordure,
De l'univers toi qui te dis le roi !
Et demain tu seras malade.

Tu diras : « J'ai mal aux cheveux ».
Mais s'il se trouve un camarade,
Vous recommencerez à vous saouler tous deux.

Ah ! tu m'appelles sale bête !
Mais que dirais-tu donc si tu voyais ta tête,
Ces cheveux émêchés et ce nez violet,
Ce pantalon et ce gilet.
Souillés par le trop plein de ta débauche infâme ?
Cette échine avachie et ces membres perclus ?

Je cherche où peut être ton âme,
Non, tu n'es qu'un trou, rien de plus !

Va, reste là, dans la boue où tu grognes,
Plus ignoble qu'un vieux torchon !
Ah ! qu'on est fier d'être cochon
Quand on regarde les ivrognes !
(*Gazette du Valais*)

Genève, le 23 septembre 1889.

Monsieur le Rédacteur,

La lecture de votre article en patois, de samedi, où il est question des Bioux, m'a rappelé une anecdote récente, concernant le bateau le *Caprice*, et que je me permets de vous transcrire en patois combier pour votre excellent *Conteur*, si toutefois vous la jugez digne d'y figurer. J'ai cherché à rendre de mon mieux la prononciation de ce patois, parfois assez différente et souvent plus pittoresque que celle du patois de la plaine.

Mè pinsou que vo z'ai dza traversâ lou lè dè Joux su lou biau pítit bateau à vaseu que fa lou serviçou dâi lou Pont è Bioux, quantiè ào Rotseray ; on li dit lou *Capricou*, et la coumeinchè lou serviçou dâi la saillâita. Se vo ne vo z'élès pas encouè paie cé plliési, vo déri que c'est on biau pítit bateau que loudzè sain bruit su lou lè coumâi on osé. È n'a pas coumâi lè z'autrou duvè ruvè avoué dè lans que brassont l'égue, mais oun' espèce dè cruâi in fâi, qu'a lè brantsès intuer-sés et que viront dâi l'égue coumâi on pelietot, qu'on li dit : oun' Alice, ne sè pas porquî.

Tot parin la z'ao dâo malheu. On dzeu l'a risquâ dè boulrâ paï lo sieu ; heureusamai que y'avâi prâo d'égue ào lè po l'etiaindrè. Mais la pe diablia que yè t'arrevâye me vè vo la déré.

On dzou que cé bateau avâi ouna trantâna dè voyageux, et que l'étai pié ouna mi treû tserdjé, è s'est insabliâ devant lè Bioux. Tot lou mon-dou érè édzerdzelî, po câi que lou bateau pintchêvè on bocon treû et risquâvè dè versâ. A cé momâi critiquou, lou pe gros bouret dè la Comba, qu'érè permie lè dzâi in dan-dé dè sè nâyîé, s'est fatché asse rodzou qu'ouna cassa et a cryâ ào capitâinou d'ouna vouâi dè tounérou : « Au nom de la loi, désensablez ce bateau ! »

Les commandements de l'ouvreuse. — Tout ceux qui ont été dans quelque théâtre de Paris ont pu apprécier la morgue des ouvreuses et la manière dont elles accueillent les spectateurs. Ces femmes, généralement mûres et toujours revêches, se donnent là une telle importance qu'il faut se soumettre à leur bon plaisir, si on ne leur glisse dans la main une pièce de monnaie. Aussi un spectateur indigné a-

t-il fait, à leur intention, ces commandements :

Dans tes fonctions tu prendras
Tes aises préférablement.
Les journalistes recevras
Assez cavalièrement.
Les autres gens tu traîteras
Sans politesse également.
Ton directeur desserviras
En faisant plus d'un mécontent.
Les spectateurs tu placeras,
Neuf fois sur dix, en te tromplant.
Le vestiaire tu tiendras
Dans un désordre extravagant.
Les manteaux tu égareras,
Cannes, râflards ménemment.
Tout le spectacle écouteras
Malgré l'ordre du règlement.
Dans les couloirs bavarderas
En faisant un bruit énervant.
Puis, ton pourboire empocheras
Toujours sans un remerciement.

Une exposition pour les dames.

Mesdames. C'est à votre intention, tout particulièrement, que nous empruntons au *Petit Parisien* les lignes suivantes, qui vous intéresseront certainement.

On prévoit déjà le temps où l'incomparable féerie du Champ-de-Mars sera close, et pour qu'on ne se trouve pas trop désorienté il est, dès maintenant, question de petites expositions partielles.

C'est ainsi que l'on s'occupe, pour cet hiver, d'une exposition d'éventails.

L'idée est aimable de songer à réunir tous les types de ce délicat objet. L'histoire de l'éventail, n'est-ce pas, en réalité, un résumé de l'histoire de la femme ?

Ces éventails anciens semblent, quand on les contemple, avoir gardé quelque chose de la grâce victorieuse de la femme qui l'agitait autrefois.

Il arrive que, sans trop d'imagination même, on revoit, par la pensée, la jolie main qui s'en servait...

L'éventail ! C'est, en réalité, un des engins féminins les plus anciens. La reine de Saba, de fabuleuse mémoire, en avait qui étaient constellés de pierreries et qui étaient formés de plumes éclatantes d'oiseaux rares.

Mais il sera, à ce que l'on peut supposer, assez difficile de remonter jusqu'à là !

Il faudra se contenter de suivre l'histoire de l'éventail depuis des époques relativement modernes.

L'Angleterre nous précéda dans l'usage de l'éventail. Des chroniques contemporaines du règne de Richard II, vers la fin du quatorzième siècle, font mention de la coquetterie des dames de la cour et des petits manèges auxquels leur servait l'éventail.

Ce n'est guère qu'un grand siècle et demi plus tard que Catherine répandit la mode de l'éventail à la cour de France, mais, jusqu'au dix-septième siècle, il ne dépassa pas l'enceinte du Louvre.

La plupart des éventails d'alors étaient